

ENTREVUES

Le projet Atikamekw Kinokewin

Entretien avec Sylvie Poirier (Université Laval) et Christian Coocoo (Conseil de la Nation Atikamekw Nehirowisiw)

BENOIT ÉTHIER¹

Département d'anthropologie
Université Laval

Origines et orientations du projet *Kinokewin*

Benoit Éthier (BE) : Kwei Sylvie et Christian. Je souhaite d'abord vous remercier de prendre le temps de nous parler du projet *Atikamekw Kinokewin* pour ce numéro portant sur les projets autochtones parce que je pense que le projet *Kinokewin* s'inscrit très bien dans le projet politique et le projet de société atikamekw nehirowisiw. Nous aurons la chance d'en parler ici, mais je pense qu'il serait important d'abord de revenir sur l'origine du projet *Kinokewin* et de ses objectifs. **Peut-être pourriez-vous d'abord nous informer sur l'origine et les objectifs du projet?**

Sylvie Poirier (SP) : Le projet *Kinokewin* s'est échelonné sur une dizaine d'années. Nous avons commencé à développer le projet en 2005 et avons obtenu deux subventions de recherche du CRSH (2006-2009 et 2012-2015).

Je préfère parler en termes d'orientation et d'intention plutôt qu'en termes d'objectifs. Quand on parle d'objectifs, on se donne souvent un point d'arrivée, une finalité. L'idée, avec le projet *Kinokewin* est de travailler sur le processus. C'est le processus qui est important et non la finalité en soi. Au départ, on ne peut connaître précisément où cela nous conduira. L'idée était donc de cheminer tranquillement à l'intérieur d'orientations majeures que l'on s'était données.

¹ Benoit Éthier est étudiant au doctorat en anthropologie à l'Université Laval. Sa recherche doctorale porte sur les dynamiques de pouvoir et les relations ontologiques et politiques qui ont lieu au sein de *Nitaskinan*, le territoire ancestral des Atikamekw Nehirowisiwok situé dans la région de la Haute-Mauricie au Québec. L'étude doctorale s'intéresse à l'articulation des savoirs normatifs autochtones dans le contexte des négociations territoriales avec les institutions étatiques.

Benoit.ethier.2@ulaval.ca

Benoit Éthier, 2017, « Le projet Atikamekw Kinokewin. Entretien avec Sylvie Poirier (Université Laval) et Christian Coocoo (Conseil de la Nation Atikamekw Nehirowisiw) », *Cahiers du CIÉRA*, 14 : 118-130.

Il y avait deux orientations majeures: la première est liée à la question des savoirs. Comme plusieurs nations autochtones, les membres de la nation Atikamekw Nehirowisiw expriment des inquiétudes face à la transmission des savoirs traditionnels pour les jeunes générations. Une des orientations du projet était donc de créer un espace de réflexion pour favoriser la documentation, la valorisation, l'utilisation et la transmission des savoirs nehirowisiwok reliés aux activités en forêt pour les jeunes générations. La notion de savoirs est entendue ici dans un sens large et inclut le savoir-faire et le savoir-être.

Les Atikamekw Nehirowisiwok sont engagés dans un processus de négociation territoriale depuis déjà plusieurs décennies. Dans ce contexte, ils ont réalisé, en collaboration avec des chercheurs non-autochtones, plusieurs travaux reliés aux savoirs et aux modes traditionnels d'occupation et d'utilisation du territoire. Dans une large mesure, nous avons utilisé les travaux existants conservés au Centre de documentation du Conseil de la Nation Atikamekw Nehirowisiw (CNA). En règle générale, ces travaux sont d'ailleurs très peu connus des membres de la nation. Ils recèlent pourtant d'informations riches et pertinentes sur l'histoire, la langue ou encore la vie traditionnelle sur les territoires familiaux. Parmi ces travaux, des entretiens (audio) avec les aînés (certains datant du début des années 1980), des archives-photos, des cartes, des données sur les toponymes.

Une des orientations du projet était donc de trouver des manières de rendre toutes ces informations plus accessibles aux jeunes générations. Dans ce processus, et parce que cela demeure un projet à long terme, l'idée était de susciter l'intérêt des membres de la nation et plus particulièrement des jeunes aux savoirs locaux et à tout le travail de recherche qui a été fait par les membres de leur nation au fil des années.

La seconde orientation et intention majeure du projet, du processus, était de travailler ensemble et de faire progresser, dans la pratique, la réflexion autour de la décolonisation de la recherche; de laisser une place aux épistémologies autochtones et de redonner confiance aux Atikamekw Nehirowisiwok dans ce travail de valorisation et de transmission de leurs savoirs. Mon rôle était d'aller chercher des fonds pour réaliser ce travail et de supporter cette démarche de réappropriation de la recherche et de la valorisation et de la transmission des savoirs par les membres de la nation. Dix ans plus tard, soit l'automne dernier, Christian [Coocoo] m'a dit qu'il se sentait maintenant plus confiant pour faire et mettre en valeur les recherches autochtones.

Je pense que nos orientations de départ ont donné des résultats. D'une part, nous avons rendu accessibles une partie des travaux et du matériel déposés au centre de documentation du CNA grâce à l'élaboration d'un site web (*Atikamekw Kinokewin*) dans une optique de valorisation et de transmission des savoirs et des pratiques culturelles. Ce site peut d'ailleurs servir d'outil pédagogique pour les écoles primaires et secondaires des trois communautés. D'autre part, le projet a contribué à ce que les Atikamekw Nehirowisiwok se sentent plus confiants pour développer leurs propres démarches de recherche, pour s'approprier leurs propres façons de faire et, à la limite, imposer celles-ci aux chercheurs non-autochtones qui viennent les voir pour travailler avec eux. Maintenant ils se sentent plus confiants pour dire : « oui, on va travailler avec vous, on va collaborer avec vous, mais on va le faire de telle façon ».

D'une certaine façon, en cours de route, le projet *Kinokewin* a acquis sa vie propre. Au fil des dix dernières années, plusieurs membres des communautés ont appris à connaître le projet. Ce n'est pas comme un projet de recherche où un chercheur arrive, fait sa recherche et repart sans vraiment laisser de trace. Ce n'était pas ça du tout. C'est pour ça que je dis qu'on ne parle pas tant en termes d'objectifs, mais bien d'un processus. On voulait sentir que la relation avec les chercheurs non-autochtones allait changer, que les Atikamekw allaient reprendre confiance. Bien qu'il y ait eu des retombées concrètes comme le site web et les recherches faites par les étudiants atikamekw nehirowisiwok de niveau postsecondaire, c'était tout le processus qui était important dans le cadre de ce projet.

Le projet *Kinokewin* a permis l'embauche d'étudiants des communautés, pendant les périodes estivales, afin qu'ils mènent leurs propres recherches en mobilisant les savoirs des aînés. À la fin de chaque été, la satisfaction n'était pas uniquement qu'ils aient achevé leurs rapports écrits, même s'ils étaient tous très pertinents. La satisfaction venait surtout de leur propre cheminement au fil de l'été et de leur recherche. La satisfaction vient quand ils disent : « je me sens plus près de qui je suis », « je me sens plus près des aînés », « j'irai voir les aînés plus souvent », « je me sens plus près de ma langue maternelle », « j'ai compris l'importance de transmettre la langue à mes enfants ». Tout ça fait partie du processus du projet : semer des graines. Les orientations du projet participent au projet de société des Atikamekw Nehirowisiwok dans leur réaffirmation identitaire et culturelle.

Défis et enjeux du projet

SP : Quand je dis que le projet s'est donné sa propre vie, son propre *momentum*, c'est dire aussi que le projet a vécu ses propres contestations et oppositions de la part de gens, des Atikamekw, qui étaient méfiants des chercheurs. Ces personnes craignaient que les chercheurs viennent accaparer leurs savoirs. Ces personnes n'avaient pas saisi les orientations de base que j'ai évoquées plus tôt. D'un côté, ç'a été difficile pour nous, pour Christian surtout, de gérer ces contestations. D'un autre côté, ces oppositions d'un tout petit groupe de personnes – si l'opposition avait été grande et partagée par un grand nombre de personnes, probablement que nous aurions mis fin au projet – ont permis au projet de se faire connaître plus largement. Tout le monde en parlait et finalement, cette opposition a donné du corps au projet. Ç'a permis aux Atikamekw Nehirowisiwok de s'appropriier le projet. Ça faisait partie aussi des orientations. Ça devenait leur projet parmi les nombreux projets qu'ils mettent sur pied. Ç'a contribué à ce que le projet *Kinokewin* fasse partie des projets de réaffirmation et de valorisation des savoirs. Les Atikamekw Nehirowisiwok sont très proactifs à cet égard. Ils ont extrêmement de mérite parce qu'ils font ces projets avec des ressources humaines et financières très limitées.

Aussi, le fait que nous embauchions des étudiants atikamekw nehirowisiwok l'été, le fait que le projet avançait, qu'il y avait des retombées, que nous étions constants dans notre travail auprès des membres des communautés, que l'on ait été présents tout au long des dix ans et que nous continuerons à développer nos relations sur le long terme, tout cela a fait en sorte que le projet *Kinokewin* a acquis une pertinence et une forme de reconnaissance pour les membres des communautés.

Le site web comme outil pédagogique dans les écoles des communautés fait en sorte qu'il y a une retombée directe pour les communautés : elles peuvent l'utiliser comme elles le souhaitent. Les membres des communautés peuvent désormais avoir accès à un ensemble de savoirs qui étaient jusque-là gardés confinés dans des documents au Centre de documentation du CNA. Le site valorise la langue et les savoirs reliés à l'univers forestier et l'univers de la chasse. Maintenant, c'est au tour des écoles atikamekw de s'appropriier le site web et de lui donner vie. Les écoles et les membres de la nation peuvent aussi continuer à alimenter le site web comme ils le souhaitent.

Notre équipe de travail s'est souvent demandée quels types de savoir mettre sur le site web et quels types ne pas mettre, particulièrement au début de notre travail. Nous voulions respecter les savoirs familiaux parce que, dans le système de savoirs

atikamekw nehirowisiwok, il y a des savoirs communs, mais il y a aussi des savoirs particuliers, des savoirs familiaux. Nous n'avions pas les ressources ni le temps pour vérifier auprès de chacune des familles et valider ces savoirs spécifiques. Nous avons donc choisi de mettre en valeur les savoirs communs liés à la chasse, la cueillette et la tradition orale, incluant les récits des aînés qui acceptaient de se raconter. Nous avons pris la décision de ne pas mettre les savoirs rituels et les savoirs médicaux sur le site web. J'imagine que cette décision s'appuyait sur le fait que ces savoirs sont transmis par d'autres biais entre les membres des familles.

Christian Cocoo (CC) : Oui, concernant les savoirs sur les plantes médicinales, je ne m'inquiète plus. Je sais qu'il y a une transmission des savoirs. J'ai compris aussi que les aînés décident à qui ils transmettent leurs savoirs. Il y a les *kokominok* (les grands-mères) qui en connaissent beaucoup. Elles ont transmis leurs savoirs : une partie de leurs savoirs à telle personne, une autre partie à une autre personne. Ces savoirs ne se perdent pas.

Je me souviens du projet *Atisokan* en 2002 quand un aîné a dit : « on ne transmet pas les savoirs uniquement par la parole. On transmet aussi en faisant vivre l'expérience aux jeunes ».

SP : Nous n'avons jamais prétendu à aucune exhaustivité dans la documentation des savoirs atikamekw nehirowisiwok. On ne peut pas mettre sur Internet tout un système de savoirs.

CC : C'est vraiment pour donner une porte d'entrée, des outils, pour susciter l'intérêt.

SP : Le site web est une porte d'entrée pour les jeunes qui visitent le site. Le site vise à susciter l'intérêt des jeunes à propos des savoirs traditionnels, de pouvoir écouter des entretiens avec des aînés. Mais du fait que les activités traditionnelles sont encore pratiquées (un jeune qui veut aller sur le territoire, pratiquer la chasse, la pêche peut toujours trouver quelqu'un pour l'accompagner, un adulte ou un aîné), le site web vise principalement à susciter l'intérêt des jeunes et non pas à consigner les savoirs traditionnels.

Le site web sert aussi à donner aux jeunes atikamekw nehirowisiwok une image positive d'eux-mêmes. Les images des Autochtones qui sont projetées dans les médias sont souvent négatives. Ces images dévalorisent les Autochtones, leur identité, leurs savoirs traditionnels. Dès leur jeune âge, les jeunes Autochtones sont confrontés à ce genre de discours qui définit les savoirs traditionnels autochtones comme dépassés,

inutiles dans le contexte contemporain. Ces images et discours dominants sont souvent très négatifs.

En valorisant les savoirs traditionnels, le projet *Kinokewin* avait aussi comme orientation de donner confiance aux jeunes. Donner aussi une image plus positive des savoirs des aînés en lien avec *notcimik*, l'univers forestier des Atikamekw Nehirowisiwok. Bien entendu, ce n'est pas le projet *Kinokewin* qui va tout changer. La contribution du site web reste modeste, mais au moins nous aurons tenté d'offrir une alternative aux images et discours dominants qui dévalorisent les savoirs traditionnels autochtones.

Le site web est aussi plus vivant qu'un centre d'archives. On y retrouve des vidéos d'entretiens avec les aînés. Le site met aussi l'accent sur la langue des Atikamekw Nehirowisiwok (*nehiromowin*). Le site n'est jamais fini, il appartient aux Atikamekw Nehirowisiwok.

Les commentaires que nous avons reçus de la part des jeunes sont positifs. Ils disent qu'ils s'y reconnaissent. Les jeunes sont allés voir des sites web d'autres nations autochtones. Souvent, ces sites sont préparés à l'aide de subventions de Patrimoine Canada et parfois, l'élaboration des sites est donnée à forfait à des firmes privées. Très souvent, de tels sites ne s'adressent pas aux membres de la nation concernée, mais aux gens de l'extérieur pour leur dire « voilà qui nous sommes ». Or, le site *Kinokewin* s'adresse d'abord et avant tout aux Atikamekw Nehirowisiwok : ce site est vraiment pour eux. C'est pour ça aussi que le site n'est pas accessible à tous : il est en accès limité pour les membres de la nation.

L'implication du projet *Kinokewin* dans les projets de sociétés des Atikamekw Nehirowisiwok

BE : Pourrait-on dire que le projet *Kinokewin* s'inscrit et fait partie des projets de société menés par les membres de la nation atikamekw nehirowisiw?

SP : Le projet *Kinokewin* s'inscrit dans cette intention plus large des Atikamekw Nehirowisiwok de valoriser les savoirs, la langue et de sensibiliser les jeunes. Christian Coccoo a beaucoup d'expériences et connaît bien les initiatives qui s'inscrivent dans les projets de société nehirowisiwok. Depuis le début des années 2000, il a coordonné les rassemblements des aînés, les rassemblements des jeunes, les rassemblements spirituels...

CC : Dans le cadre des projets de réaffirmation culturelle, il y a eu toute une réflexion importante qui s'est développée au sein de la nation. Je pense que le projet *Kinokewin* a contribué à cette réflexion. Je me souviens qu'au début du projet, on s'est demandé si on allait écrire les savoirs traditionnels. Quand il y a eu la contestation de certains membres par rapport au projet dont Sylvie a parlé plus tôt, certaines personnes disaient qu'on ne pouvait pas écrire nos savoirs traditionnels. Les discussions qu'on a eues, avec d'autres membres de la nation, ont été importantes. Moi-même, je n'étais pas si convaincu au départ.

Un moment donné, on s'est dit que nous devons trouver des moyens pour que nous puissions parler à nos jeunes, pour que nous puissions aller chercher leur attention et leur transmettre les savoirs de nos ancêtres. Aujourd'hui, ce qui va chercher les jeunes, c'est les ordinateurs, c'est l'Internet.

Le projet *Kinokewin* a servi dans nos réflexions sur la culture et la transmission de la culture atikamekw nehirowisiw aujourd'hui. C'est une des choses importantes que le projet *Kinokewin* a apportées. Il faut faire cette réflexion-là pour nos jeunes. Encore aujourd'hui, il faut continuer la réflexion. Le projet a aidé la réflexion. On a eu de très bonnes discussions parfois dans nos réunions avec Charles [Coocoo], avec Gilles [Ottawa], avec Sylvie [Poirier]. Après les réunions, on continuait à réfléchir, à faire mijoter notre réflexion. On en parlait ensuite dans d'autres contextes, dans des discussions informelles avec nos familles et nos amis. Des fois, il y en a qui disaient : « moi, je ne suis pas d'accord avec telle chose ou telle chose ». On a discuté beaucoup entre nous. Le projet a servi de prétexte pour ces discussions et pour ces réflexions aussi fondamentales que : « qu'est-ce ça veut dire être Atikamekw Nehirowisiw? », « c'est quoi notre culture? », « comment on va la transmettre? ». C'est une contribution importante du projet *Kinokewin*.

SP : Il y a eu de très beaux échanges pendant ces rencontres et comme tu dis les échanges continuaient après et les discussions étaient amenées aussi dans les familles au sein des communautés.

BE : Est-ce que les discussions menées dans le cadre du projet *Kinokewin* sont aussi présentes dans les rassemblements, comme les rassemblements des aînés, les colloques territoriaux, etc.?

CC : Oui, il faut aussi. Ça nous aide aussi quand on va voir les aînés. Les réalités sociales changent et il faut se parler. Le projet *Kinokewin* et les rassemblements qui

sont organisés servent à ça, pour que les gens se parlent et discutent de leur réalité. On est toujours dans un contexte d'adaptation et ces projets servent de bons prétextes pour échanger. Le projet *Kinokewin* est arrivé au bon moment dans tout ça. C'est ça que j'ai aimé.

Pour moi, participer au projet *Kinokewin*, ce n'était pas comme un travail. J'ai toujours aimé participer aux rencontres. C'était très intéressant.

SP : Tu disais que le projet est arrivé au bon moment. Ça permis, par exemple, aux Atikamekw Nehirowisiwok qui travaillent sur les questions culturelles, sur l'éducation ou les négociations territoriales de développer leur réflexion autour de la « culture », de l'« identité ». Toutes ces réflexions peuvent aider les gens qui travaillent au niveau des négociations à faire valoir la « culture », non pas comme périphérique ou marginale dans son sens restreint, comme elle peut l'être dans notre société, mais comme intrinsèque à l'identité politique. Il y a des bases importantes ici pour articuler ces réflexions aux projets politiques développés par les membres de la nation atikamekw nehirowisiw.

Je pense, en toute modestie, que le projet *Kinokewin* a pu contribuer avec peu de moyens à rendre cette réflexion autour des savoirs et de la culture comme noble et importante. Les Atikamekw Nehirowisiwok le faisaient déjà et l'auraient fait quand même sans *Kinokewin*. Le projet, comme le dit Christian, a servi de prétexte et a donné l'occasion d'échanger, de discuter et de réfléchir spécifiquement sur ces questions.

Les échanges, réflexions et discussions menés pendant le projet *Kinokewin* ont aussi nourri tout le projet politique autour des revendications territoriales, autour du code de pratiques et autres.

La « culture », la « langue », la « tradition orale » n'est pas quelque chose qu'on peut seulement « conserver » ou « patrimonialiser » : c'est vivant et ça fait partie du projet de société des Atikamekw Nehirowisiwok.

C'était aussi une orientation au départ d'assurer que le projet *Kinokewin* puisse s'intégrer et participer au projet politique des Atikamekw Nehirowisiwok.

Tout projet de société, pour être viable, a besoin d'une forme d'autonomie et de souveraineté. La souveraineté et l'autonomie des Nehirowisiwok ne sont pas encore reconnues par les institutions étatiques, mais, d'une certaine façon, ils ont toujours démontré leur souveraineté. Ils l'ont toujours mise en application parce qu'ils sont

toujours des Atikamekw Nehirowisiwok et on voit comment ils sont toujours très engagés dans cette affirmation de leur identité, de leur différence.

J'en reviens aux discours dominants de la société majoritaire face aux Autochtones. En règle générale, ces discours, qu'ils émanent des instances étatiques ou des médias, sont assez négatifs. Par exemple, le battage médiatique autour de la Commission de vérité et réconciliation a présenté les Autochtones des pensionnats comme une génération sacrifiée, brisée, déstructurée. Je ne nie aucunement que les gens de cette génération ont beaucoup souffert, mais ce sont aussi ces mêmes gens qui se sont engagés depuis les années 1970 dans les démarches de réaffirmation identitaire et culturelle, dans la documentation des savoirs et la valorisation de la langue et dans le processus de revendication et de négociation territoriales. Les médias et les gouvernements mettent peu l'accent sur cette réalité positive des Autochtones. La stratégie politique des médias et des gouvernements est de faire passer une image assez négative des Autochtones, de gens démunis et marginalisés. Les médias mettront alors l'accent sur les vagues de suicides chez les jeunes Autochtones, sur les femmes autochtones abusées, violentées, voire tuées. Certes, ce sont là des réalités, mais il s'agit d'une facette de la réalité autochtone contemporaine et celle-ci ne peut être réduite à ces seuls éléments négatifs. Dans les communautés autochtones du Québec, il y a aussi des gens, des femmes et des hommes de toutes les générations, qui font des choses très positives. Le discours que les membres de la société majoritaire entendent est celui où on présente les Autochtones comme incapables de faire face au monde contemporain, comme si les sociétés autochtones étaient déstructurées à cause des politiques coloniales et du manque d'autonomie. Il s'agit là d'une stratégie politique extrêmement efficace parce que le jour où les nations autochtones déclareront leur autonomie et leur souveraineté, les membres de la population majoritaire se diront que les Autochtones sont incapables d'assumer une telle responsabilité. Les médias et les gouvernements les auront convaincus en ce sens. En présentant ces images négatives des Autochtones, en les infantilisant, en les présentant comme vulnérables, comme résilients (plutôt que comme résistants), cela donne du poids aux positions politiques du Canada et du Québec dans leur refus d'accorder aux Autochtones des droits territoriaux et une forme de souveraineté et d'autonomie sur leurs territoires. J'ajouterais enfin que la situation n'a pas vraiment changé depuis les deux cents dernières années. Les Autochtones étaient représentés alors comme des primitifs et des sauvages, ce qui conférait aux colons le droit de s'appropriier les territoires autochtones, sous prétexte que les Autochtones étaient incapables de mettre ces territoires en valeur. C'est sensiblement la même chose aujourd'hui avec ces discours

négatifs et infantilisants à l'égard des Autochtones : nous sommes toujours dans ce même rapport colonial.

Les Atikamekw Nehirowisiwok, comme les Innus, ont leurs projets de société. Ils pourraient le mettre en œuvre, mais le rapport colonial fait en sorte que c'est très difficile pour eux. Si la population, la société majoritaire, était mieux informée, tout le monde serait gagnant.

Lorsque les Atikamekw Nehirowisiwok ont présenté leur Déclaration de souveraineté (8 septembre 2014), les médias en ont très peu parlé. L'accent est plutôt mis sur les problèmes et sur les incapacités des Autochtones.

CC : Ce que j'aimerais ajouter, c'est que nos jeunes croient à cette image projetée par les médias. Ils l'intériorisent. Pas juste nos jeunes, nos *leaders* aussi. Chaque jour, il y a des membres de ma nation qui reproduisent ce genre de discours. Ils disent eux-mêmes que parce qu'ils sont Atikamekw Nehirowisiwok, ils ne sont pas capables. C'est ce qu'on leur a dit depuis qu'ils sont jeunes. Moi, je leur dis : « Non, ce n'est pas comme ça, ce n'est pas notre histoire! Ce qu'on entend dans les médias, c'est leur version! ».

C'est pour ça que ça prend *Kinokewin*, que ça prend un site. On a cru qu'on ne connaissait rien. Pourtant, avec mon travail aux Services culturels, je me rends compte que nos connaissances sont infinies. Je travaille beaucoup avec les aînés : eux, ils se connaissent. Les personnes de la génération des pensionnats ont cru qu'elles étaient des bons à rien, mais les aînés ont été plus revendicatifs. Ce sont eux qui sont allés voir les gouvernements pour négocier à la fin des années 1970. Après, il y a eu toute cette génération qui a cru qu'elle n'était bonne à rien. Elle a intégré ce genre de discours.

SP : C'est important, ce que tu mentionnes là. L'intériorisation d'un discours négatif et dépréciateur fait partie d'une stratégie coloniale : Frantz Fanon a été un des premiers à parler de cette question.

CC : À la fin des années 1970, mon oncle parlait du colonialisme. Personne dans la communauté ne savait à ce moment-là ce que c'était. Moi, j'y repense encore, à ce qu'il disait, et puis avec mon parcours universitaire, j'ai pu réfléchir à tout ça. Je me suis rendu compte que oui, je suis un colonisé. Ça été difficile pour moi de l'admettre, mais en même temps, il fallait que je le fasse pour pouvoir dire : « C'est assez! ».

Quand je fais des présentations, il y a toujours des membres de la nation qui viennent me voir pour me dire : « Tu es convaincu de ce que tu dis! ». Moi, ça me vient des aînés : les versions de l'histoire que j'ai viennent des aînés. Ce que tu vois dans les livres d'histoire, ce n'est pas vrai. Il y a tout un processus à faire pour se décoloniser : ce n'est pas évident.

SP : Ce n'est pas évident parce que chaque jour, les jeunes Autochtones reçoivent le discours dominant. Si *Kinokewin* a pu valoriser les savoirs et les récits des aînés, tant mieux. La jeunesse autochtone doit être convaincue de la pertinence et de la richesse des savoirs autochtones, de leur identité : elle sera plus forte.

Dans les rencontres du projet *Kinokewin*, nous avons voulu expérimenter les façons de faire et les processus décisionnels qui sont valorisés par les Atikamekw Nehirowisiwok. Il n'y a personne qui imposait de structure rigide ou une idée : tout était ouvert à la discussion. Lorsque je disais quelque chose et que ça provoquait un silence, ça voulait dire que ce n'était pas le moment pour en parler ou tout simplement que les membres de l'équipe allaient prendre le temps d'y réfléchir avant d'en discuter.

Les chercheurs doivent apprendre à travailler sur eux-mêmes aussi. On doit désapprendre un peu, on n'est pas habitué au consensus. Les échéanciers à respecter... il faut mettre ça de côté un peu aussi lorsque l'on travaille avec les Autochtones.

CC : On parlait tout à l'heure de décoloniser la recherche. Dans les dernières années, j'ai réfléchi sur le monde universitaire. On a comme une relation amour/haine avec le monde universitaire. Je me suis rendu compte que nous avons un mode de transmission des savoirs et que nous n'avons pas besoin des universitaires. Nous n'avons pas besoin des anthropologues pour assurer la transmission de nos savoirs. Là où on a des besoins, c'est au niveau des négociations : on veut se faire comprendre. Les anthropologues peuvent nous aider à traduire. Aussi, les chercheurs universitaires peuvent nous aider à comprendre le contexte d'aujourd'hui. On a un autre projet de recherche sur le système juridique atikamekw nehirowisiw. Ça nous permet de comprendre comment s'adapter aux exigences contemporaines, le contexte d'aujourd'hui. Avec vos expériences, on peut travailler ensemble.

BE : J'aimerais peut-être qu'on revienne un peu sur la démarche générale du projet *Kinokewin*. Comment et pourquoi étaient organisées les rencontres entre les membres du projet?

SP : On faisait environ trois rencontres par année qui réunissaient des membres de la nation atikamekw nehirowisiw, des étudiants universitaires, Laurent Jérôme (un des membres de l'équipe depuis le début), Gilles Ottawa (décédé en 2013 et aussi un membre-clé de l'équipe), Christian et moi-même. Il y avait aussi souvent des invités ponctuels. Des fois, on pouvait se retrouver une douzaine de personnes autour de la table. On pouvait se réunir soit à Québec, soit à Trois-Rivières ou à La Tuque.

On se fixait toujours, avant les rencontres, des points sur lesquels on voulait discuter. Même lorsqu'on voulait parler de choses très précises, comme le gabarit du site web, on partait sur de longues discussions, mais sans jamais perdre de vue nos orientations et les attentes et besoins de la nation atikamekw nehirowisiw. C'était très nourrissant pour tout le monde.

Par principe, je faisais un ordre du jour et on le suivait, mais on pouvait partir sur d'autres pistes, parler de questions importantes qui leur tiennent à cœur. On pouvait parler de rêves, de spiritualité, de communication avec les animaux...

BE : À chaud comme ça, pouvez-vous nous faire part d'une discussion en particulier qui vous a marqué?

CC : C'est peut-être à cause de son décès, mais les interventions de Gilles [Ottawa] m'ont marqué. C'est pendant une rencontre du projet *Kinokewin* qu'il a dit pour la première fois : « on est la première génération qui peut voir et lire ce qui a été écrit sur nous ». Je pense que c'était en 2006 qu'il a dit ça. Après ça, quand je fais des présentations en public, je cite souvent cette phrase de Gilles. Moi, je ne suis pas la première génération qui peut lire ce qui est écrit sur nous : je suis de la deuxième génération.

Par exemple, certains ont écrit qu'on était des « Têtes-de-Boule ». On n'a jamais accepté ça, on n'a jamais su qu'on était des « Têtes-de-Boule ».

Une autre intervention qui m'a marqué, c'était dans le cadre du colloque du CIÉRA auquel les membres du projet avaient été invités. C'était quand on a parlé de la définition du terme *Emitcikocic* (terme donné aux allochtones par les Nehirowisiwok). On peut voir cette présentation sur Internet, sur le site du CIÉRA².

² <http://www.ciera.ulaval.ca/multimedia/colloque-du-ciera-aea-2009-reseaux-autochtones-appropriations-redefinitions-et-connexions>

Je me souviens encore que Charles (Coocoo) m'avait tout expliqué le sens du terme lorsque nous avons fait la route ensemble entre La Tuque et Québec pour venir faire notre présentation. Pendant la présentation, il avait expliqué le terme qu'il avait traduit par « pourriture de trou du cul ». Je me souviens du silence qu'il y avait dans la salle à ce moment-là. Il y avait au moins cent personnes! C'est quelque chose qui va rester gravé dans ma mémoire!

SP : C'est bien que tu le mentionnes. Le projet *Kinokewin* a d'une certaine façon initié la participation des Autochtones au colloque annuel du CIÉRA. Après cela, c'est devenu plus courant d'inviter des Autochtones à participer au colloque annuel.

CC : Pour finir, ce que je pourrais ajouter par rapport au projet *Kinokewin*, c'est que nous l'avons vécu comme un processus dans lequel on s'est toujours senti partie prenante. Pour d'autres projets auxquels j'ai collaboré, on est représenté juste par notre nom. On est comme des prête-noms : on n'est pas nécessairement partie prenante. Dans le projet *Kinokewin*, on s'est senti comme partie prenante au projet. C'est une des choses que j'ai beaucoup appréciées dans ce projet.

BE : Merci à vous deux d'avoir bien voulu prendre le temps de parler du projet *Kinokewin*. Micta mikwetc. Matcaci!